



# JOURNAL ASIATIQUE.

NOVEMBRE 1837.

## NOTICE

Sur les découvertes archéologiques faites dans l'Afghanistan  
par M. Honigberger.

( Suite. )

Dans cette contrée déchuë de tant de puissance et riche seulement de souvenirs historiques, où presque tous les lieux habités sont de misérables villages et toutes les ruines celles de grandes cités, on trouverait difficilement un point qui mérite plus que Djelalabad d'appeler l'attention du voyageur et de l'archéologue. Ville qui semble oubliée par le temps au milieu des ruines qui l'entourent, Djelalabad est restée debout comme pour indiquer l'emplacement du siège d'une grande puissance et d'une haute civilisation dans les temps anciens. C'est dans ses environs en effet, à un mille et demi à l'ouest de son enceinte, dans un lieu couvert de grandes

masses de ruines et nommé *Beghram*, comme tous les autres sites de l'Afghanistan où s'élevaient autrefois des villes puissantes, que M. Masson, cet aventureux voyageur qui, prenant possession des ruines de cette contrée, partage entre elles des noms presque oubliés et des royaumes qui ne sont plus, croit retrouver les vestiges de l'ancienne *Nysa*, ou bien peut-être de *Nagara*, que les Grecs avaient surnommée *Dionysopolis*<sup>1</sup>. C'est une opinion que semblent confirmer tous les témoignages et à laquelle peut donner une nouvelle autorité l'existence dans le voisinage de *Djelalabad*, peut-être au lieu même de *Beghram*, d'un grand amas de ruines, qui sont celles d'un seul édifice, probablement d'un palais écroulé sur ses propres fondements, et ne formant plus aujourd'hui qu'un immense monceau de débris, mais encore si élevé, que le nawab de *Djelalabad* y monte souvent pour y jouir, comme d'un belvédère, de la fraîcheur de l'air et de la vue si variée de la plaine<sup>2</sup>. On ne peut sortir des murs de *Djelalabad* sans rencontrer des ruines, sans fouler de ces débris de monuments qui attestent la magnificence déchue d'une ville autrefois puissante, d'une résidence royale. Entre tous ces débris, les plus nombreux et jusqu'à

<sup>1</sup> Second rapport de M. Masson sur les découvertes de médailles faites à *Beghram*, dans le *Kohistan* de *Kaboul*, *Journal of the Asiatic Society*, t. IV. Janvier 1836.

<sup>2</sup> Mémoire du docteur *Gerard* sur les topes et les antiquités de l'Afghanistan, *Journal of the Asiatic Society*, t. III. Juillet 1835.

ce jour les plus intéressants, parce qu'ils sont encore les seuls explorés, sont certainement ceux des *topes* : « Entre *Bálábágh* et Djelalabad, écrit Mohan Lal, le *mouchi* du docteur Gerard, sur les deux rives du *Sourkh áb*, s'élèvent des *topes* en grand nombre, semblables à ceux de *Mánikyála*, mais un peu moins élevés. » C'est, il faut le remarquer, dans la même direction, non loin de *Bálábágh*, que le même voyageur signale « un lieu couvert de ruines, et nommé *Bahhar*, où les musulmans sont constamment occupés à fouiller, et trouvent, entre autres objets, des matières d'or et des idoles, que leurs préjugés religieux les portent à briser aussitôt que découvertes <sup>1</sup>. » Mais c'est surtout, suivant la même autorité, au pied des montagnes, sur les deux rives du *Káboul deriá*, qu'il faut chercher d'imposantes masses de ruines : « De Kaboul à Djelalabad il y a un nombre infini de *topes* ou de *bourdj* dispersés sur la surface de la contrée, la plupart détruits par les ravages des pluies, ne

<sup>1</sup> Il n'est pas facile de se former une idée précise de cette classe de monuments, qui se trouve fréquemment dans les ruines de *Bahhar* et que Mohan Lal désigne par le nom de *vases de grès* (*stone vessels*); ces monuments, qui sont peut-être des pierres creusées en forme d'auge, renferment, au rapport des gens de la contrée, des cadavres dans l'attitude de pénitents; aux pieds de ces cadavres sont placées de petites boîtes de cuivre qui contiennent des médailles de même métal. Les ruines de *Bahhar* mériteraient d'appeler l'attention d'un voyageur qui se consacrerait au soin de les explorer avec cette persévérance dont les fouilles entreprises par M. Masson, à *Beghrum*, dans le *Kohistan* de Kaboul, présentent un honorable exemple.

« présentant plus à l'observateur que quelques ves-  
 « tiges de leur première forme; plusieurs encore  
 « debout, attirant son attention par leur conserva-  
 « tion à peu près parfaite<sup>1</sup>; » et Mohan Lal, un In-  
 dien, exprimant des regrets sur l'indifférence du  
 gouvernement anglais pour ces monuments d'une  
 grande puissance, ceux peut-être d'une première  
 domination européenne dans ces contrées, ajoute,  
 en faisant allusion aux explorations de M. Honig-  
 berger : « Ce sont des étrangers qui, par la décou-  
 « verte de ces trésors d'antiquités, se parent de la  
 « couronne de la science et de la réputation ! » Un  
 autre témoignage sur ces monuments est celui  
 qu'on trouve dans un mémoire du docteur Gerard  
 rédigé à Djelalabad en présence même de leurs  
 ruines, et où les faits exposés reçoivent de cette  
 circonstance un caractère de certitude qui manque  
 d'ailleurs entièrement aux hypothèses historiques  
 qu'ils ont suggérées à l'auteur. « Les *topes* s'élèvent  
 « encore en foule sur les deux bords de la rivière  
 « qui coule à l'extrémité septentrionale de la vallée;  
 « ces monuments noircis par le temps s'étendent  
 « comme sur une ligne depuis *Bálábágh* jusqu'au  
 « confluent du *Sourkh roúd* avec le *Káboul deriá*, à dix  
 « milles environ au-dessous de *Derónteh* et à quatre  
 « de Djelalabad. En traversant la vallée dans cette  
 « direction, nous en remarquâmes plusieurs qui  
 « n'étaient pas encore écroulés, mais qui avaient  
 « sans doute été fouillés à leur base, puisque c'est

<sup>1</sup> *Delhi Gazette.*

« précisément dans ces environs qu'ont eu lieu les  
 « dernières explorations; on en voyait d'autres dans  
 « la plaine, entièrement dégradés et qui s'étaient  
 « affaissés en monceaux de ruines assez semblables  
 « à nos *cairn*; il est rare d'ailleurs de rencontrer des  
 « *topes* situés ainsi au milieu des champs. C'est sur  
 « un banc de roches de concrétion qui se lie à la  
 « base du *Sefid kôh*, et forme la limite de la culture  
 « au sud de la vallée, que s'élèvent comme sur une  
 « seule ligne la plupart de ces *tumulus* ruinés, assis  
 « chacun sur une éminence naturelle et isolée, bien  
 « que la base de plusieurs repose sur une plate-  
 « forme élevée en maçonnerie; on en remarque  
 « une douzaine qui ne sont pas seulement d'infor-  
 « mes amas de débris, mais bien encore des massifs  
 « réguliers de grandes dimensions, jusqu'à ces der-  
 « niers temps respectés par la main des hommes,  
 « comme le prouve le succès des recherches de  
 « M. Honigberger. Un singulier emplacement a été  
 « choisi pour ces monuments, sur un sol âpre et  
 « rocailleux, sillonné de nombreux ravins, et dont  
 « les pentes, formées d'une roche poreuse, sont  
 « percées de grottes semblables, me dit-on, aux  
 « cavernes creusées dans les montagnes par les *Kâ-*  
 « *fir*; ces excavations servent encore de retraite à  
 « des familles de pâtres qui émigrent avec leurs  
 « troupeaux suivant la variation des saisons, et  
 « viennent prendre leurs quartiers d'hiver dans ces  
 « antres de troglodytes. De l'emplacement de ces  
 « *topes* on domine toute la contrée, où la vue ne se

« repose d'ailleurs que sur la riche végétation qui  
 « couvre le fond de la vallée; au sud de cette ligne  
 « commence un plateau formé de gravier, de cailloux  
 « et de pierres roulées, complètement aride et sté-  
 « rile, qui s'étend l'espace de dix ou douze milles  
 « jusqu'au pied du *Sefid kôh*; là seulement on re-  
 « commence à voir des villages et des jardins, ou  
 « s'enfonçant dans les sinuosités de la montagne ou  
 « s'élevant sur son penchant jusqu'où le permet la  
 « rigueur de la température. Cette partie du terri-  
 « toire de Djelalabad, qui n'accorde au nawab qu'une  
 « fidélité capricieuse, et à son autorité qu'une obéis-  
 « sance équivoque, est rarement fréquentée et très-  
 « peu connue: quoiqu'on m'ait assuré qu'il n'y a  
 « pas de monuments au-dessus de la ligne dont j'ai  
 « fait mention, je ne doute pas que des recherches  
 « dirigées vers ce point ne fussent récompensées  
 « par le succès, et qu'on ne découvrit des *topes* sur  
 « les flancs de cette magnifique chaîne de monta-  
 « gnes couronnées de neiges perpétuelles. C'est là,  
 « dans une gorge enfoncée entre les rochers, que  
 « s'élève une colonne de style grec nommée سرخ  
 « مناره *Sourkh minâreh* à cause de sa couleur rou-  
 « geâtre<sup>1</sup>; elle s'élance d'une éminence naturelle  
 « dont les pentes roides semblent se dresser comme  
 « des pans de mur: un autre monument grec, une

<sup>1</sup> On a déjà vu plus haut qu'une colonne, probablement du même style et de la même époque, qui se trouve dans les montagnes à l'est de Kaboul, au lieu de *Tcheker i bâlá*, est nommée par les habitants de la contrée مناره سیاه *minâreh syâh* ou la colonne noire.

« autre colonne, se voit comme suspendue aux  
 « flancs de cette chaîne, à une hauteur considéra-  
 « ble. Aucun de ces monuments ne porte d'inscrip-  
 « tion ni d'autre indice de son origine, mais j'ap-  
 « prends qu'il n'y a aucun doute sur ce point <sup>1</sup>. »

La description qu'on vient de lire semble avoir été rédigée pour servir de texte à une des planches annexées à cette notice, qui représente la plaine de درونته *Deronteh*, et elle a certainement le mérite d'être plus pittoresque que cette esquisse imparfaite, peut-être même celui d'être plus exacte. Il faut néanmoins observer en faveur de notre planche que cette vue, dont le premier plan seulement est emprunté aux croquis du voyageur, a été complétée sur ses indications et sous ses yeux par une espèce de tracé topographique de la plaine, où la perspective a été souvent sacrifiée au désir d'indiquer les positions avec une précision et à une distance qu'elle n'eût pu facilement atteindre. Aussi n'est-il pas inutile de fournir à l'imagination les moyens d'en recomposer l'ensemble dans de meilleures proportions, en signalant les principaux points rassemblés dans son cadre, en faisant connaître leurs distances respectives et leurs rapports avec ceux qui sont cités dans la notice du docteur Gerard.

La plaine qui s'étend au sud de Djelalabad emprunte son nom soit à cette ville, soit au village

<sup>1</sup> Le docteur Gerard fait-il allusion en cet endroit à quelque tradition locale qui attribuerait l'érection de ces colonnes à *Iskender* (Alexandre) ou à quelqu'un de ses descendants?

de *Derônteh*, un de ceux qui s'élèvent au pied du *Sefid kôh*; de tous les autres lieux habités qui sont situés sur la même pente de montagnes, le seul dont le nom soit connu est celui de *Kanoun*, où M. Honigberger s'arrêta quelque temps pour diriger les travaux d'exploration qu'il faisait exécuter dans les environs. C'est dans cette moyenne région, sur cet exhaussement du sol formé de roches stériles, qui lie pour ainsi dire la plaine à la base des montagnes, que se placent, au premier plan de l'esquisse jointe à cette notice, les deux premiers *topes*, ceux qui sont le plus rapprochés du spectateur; de ce point élevé la vue s'étend à un horizon lointain terminé de presque tous les côtés par les cimes neigeuses des montagnes, dont la ligne douteuse semble flotter avec celle des nuages qui les couronnent : au-dessous des collines arides qui portent ces *topes*, passe une route assez fréquentée qui les sépare de la plaine. Au nord, coule dans un lit profond, et au pied d'une des chaînes de l'Himâlaya, le *كابل دریا Kâboul deriâ*, fleuve dont le cours entier, depuis sa source jusqu'à son confluent avec l'Indus, s'enfonce entre des montagnes, souvent tellement rapprochées, qu'il semble les avoir divisées par la violence de ses eaux. Sur la rive gauche du fleuve se voient quelques *topes* épars au pied de l'Himâlaya; mais ce sont moins ces massifs écroulés qui attirent l'attention de l'observateur, que des monuments d'un autre genre et d'un autre âge, ceux de la plus ancienne civilisation

qui ait visité cette contrée; on ne peut les nommer des ruines, car ils sont encore debout au milieu des grands débris qui couvrent le sol; on les nommerait mieux peut-être des villes désertes, abandonnées par les hommes depuis plusieurs siècles: mais la main des hommes n'en a pas posé les fondements, et d'ailleurs les pâtres afghans qui dans leurs migrations annuelles y cherchent souvent un asile, y renouvellent sans cesse une population passagère. Ces monuments qu'on est embarrassé de définir, sont les *سجھا Soumoutch há* ou les *cavernes*; c'est par ce nom que les désignent les gens de la contrée, lorsqu'ils font admirer aux voyageurs ces habitations des premiers âges, ces grottes immenses creusées dans le flanc des montagnes<sup>1</sup>: écoutez leurs récits, dans lesquels se perpétuent ces traditions locales si utiles à recueillir, non pas pour connaître l'histoire des temps auxquels elles se rapportent, mais pour apprécier l'esprit des temps où elles se sont formées; c'était autrefois une ville considérable, la capitale d'un roi puissant; elle avait ses grands édifices et ses voies royales, et ses rues tortueuses, et ses habitations étroites pour le peuple; le pâtre qui vous en montre les palais, sait encore quelle était la destination de chacune de leurs vastes salles; ici le roi rendait la justice à ses sujets et s'entretenait avec les hommes les plus sa-

<sup>1</sup> Il est à peine nécessaire d'avertir que la planche déjà citée indique la position de ces grottes plus exactement qu'elle n'en représente l'aspect.

vants de son royaume; là se tenaient les officiers chargés d'introduire en sa présence; plus loin, à ces piliers qui soutiennent la voûte, étaient attachés ses chevaux, plus rapides que le vent; plus loin encore, où s'ouvre une large caverne, étaient gardés ses éléphants et ses chars; dans les lieux les plus inaccessibles il avait déposé ses immenses trésors. Ne semble-t-il pas que dans ces récits merveilleux, légendes d'hier qui seront histoire demain, se réalise, pour ainsi dire, cette civilisation des *Yakcha* et des *Gouhyaka* qu'ont si admirablement décrite les poètes indiens? Ne semble-t-il pas que le palais de *Koucêra*, le dieu des trésors et des mines, ne soit plus une fiction? Vous avez retrouvé le merveilleux édifice, il ouvre devant vous ses larges portiques. Ce n'est pas non plus une simple fiction que les traditions si religieusement conservées par les habitants de la contrée, sur cette ville à plusieurs étages, qui s'étend et qui grimpe, pour ainsi dire, dans l'intérieur d'une montagne; cette ville a eu ses habitants, elle a eu son nom qui la distinguait des autres acropoles souterraines de la Bactriane. Partout en effet où se rencontrent de ces monuments de la première culture humaine, il s'y attache des traditions semblables, dont le recueil formerait une intéressante histoire légendaire de l'Afghanistan. Burnes a recueilli avec quelque soin celles qui se rapportent aux cavernes de la vallée de Bamian. « Des excavations, dit-il, se voient dans toutes les parties de la vallée. L'espace de près de

« huit milles, elles servent encore de retraite à une  
« population considérable; les gens de la contrée  
« les nomment *Soumouch*. Une montagne détachée  
« au milieu de la vallée, tout entière percée de  
« grottes et creusée comme en forme de ruche,  
« nous rappelle naturellement les troglodytes des  
« historiens d'Alexandre; elle est connue sous le  
« nom de ville de *Ghoulghoula*, et renferme des en-  
« filades de cavernes qui s'étendent dans toutes les  
« directions; c'est, dit-on, l'ouvrage d'un ancien roi  
« nommé *Djoulal*. La montagne de Bamian est for-  
« mée d'une terre argileuse durcie et mêlée de  
« cailloux roulés, aussi le travail d'excavation pré-  
« sente-t-il peu de difficultés; mais ce qui appelle  
« l'attention, ce sont les prodigieuses proportions  
« dans lesquelles il a été exécuté. On trouve des  
« grottes des deux côtés de la vallée; mais le plus  
« grand nombre sont percées dans le flanc des mon-  
« tagnes situées au nord, où se voient les idoles gi-  
« gantesques; elles forment là comme une immense  
« cité. On engage fréquemment des ouvriers pour  
« faire des fouilles dans les ruines, et leurs travaux  
« sont toujours récompensés par la découverte d'an-  
« neaux, de débris antiques, de médailles et d'au-  
« tres objets semblables: les médailles portent pour  
« la plupart des légendes koufiques et sont, par con-  
« séquent, d'une date postérieure à l'ère musulmane.  
« Ces grottes ou habitations souterraines n'affectent  
« aucun luxe d'architecture, et consistent simple-  
« ment en un trou carré pratiqué dans la montagne,

« quelques-unes seulement se terminent en forme de  
 « dôme et ont une frise taillée dans le massif immé-  
 « diatement au-dessous de la naissance du cintre.  
 « Les habitants de la contrée font sur les grottes de  
 « Bamian plusieurs récits merveilleux, entre les-  
 « quels le conte d'une mère qui perdit son enfant  
 « dans ce labyrinthe et ne le retrouva qu'après douze  
 « années de recherches; le conte est ridicule, mais  
 « il est destiné à donner une haute idée de l'étendue  
 « de ces travaux souterrains. Des grottes sont creu-  
 « sées dans toutes les parties des niches qui abri-  
 « tent les idoles, et la plus spacieuse de ces excava-  
 « tions pourrait contenir un demi-régiment. Bamian  
 « paraît appartenir par ses origines à une haute an-  
 « tiquité<sup>1</sup>; c'est peut-être la ville qu'Alexandre fonda  
 « au pied du Paropamise, avant d'entrer dans la  
 « Bactriane. La contrée qui s'étend de Kaboul à  
 « Balkh porte encore aujourd'hui le nom de باختري  
 « زمين *Bâkhter zemîn* ou *pays de Bâkhter*. Il est pos-  
 « sible que l'étymologie de Bamian, qu'on emprunte  
 « au mot persan بام, *voûte, terrasse*, et qu'on rap-  
 « porte à l'élévation de son site, fasse plutôt allu-  
 « sion aux grottes qui s'élèvent les unes sur les au-  
 « tres dans l'intérieur de la montagne, et dont les  
 « étages inférieurs servent de lieu de halte aux ca-

<sup>1</sup> Cette opinion ne serait pas exacte si elle se rapportait à la ville actuelle de Bamian, qui n'a que quelques siècles d'existence; elle s'appliquerait avec plus de justesse à l'ancienne ville de ce nom, détruite par les Mongols et dont les ruines, qui existent encore à une journée au nord de la ville moderne, sont connues sous le nom de *Maoubalik* ou *ville de désolation*.

« ravanés qui vont à Kaboul ou qui en viennent,  
 « tandis que les plus élevés sont réservés à l'usage  
 « de greniers par les habitants du pays. » Burnes,  
 rejetant avec raison les diverses traditions qui se  
 perpétuent encore sur le sol même, ou qui ont été  
 recueillies dans les siècles précédents par des au-  
 teurs musulmans sur les grottes et sur les colosses  
 de Bamian, paraît s'être persuadé que ces gigantes-  
 ques statues, représentant, au rapport des indigènes,  
 le roi *Salsal* et la reine *Chah mama*, sont l'œuvre de  
 quelque chef de tribu puissant qui résidait dans  
 cette région souterraine, et qui a eu la prétention  
 d'assurer l'immortalité à sa dynastie en consacrant  
 les images sous cette forme colossale. J'ignore sur  
 quelles observations particulières et qu'il n'a point  
 jugé utile de communiquer au public, M. Burnes a  
 fondé cette opinion qui lui est propre; mais je  
 doute qu'il soit possible d'établir, sans autre secours  
 que l'observation, quelque rapport historique cer-  
 tain entre les anciens habitants de *Ghoulghoula* et le  
 prince qui a érigé les prodigieuses statues désignées  
 par le nom de *بوت* *Bout*<sup>1</sup>; il ne paraît pas du moins

<sup>1</sup> Ce terme, d'une signification vague, mais dont l'étymologie, reconnue avec certitude, explique et justifie les divers sens qu'on y a successivement attachés, désigne le plus souvent une *idole*; les musulmans de l'Afghanistan et de la Boukharie l'appliquent indifféremment à tous les objets d'art qu'ils retirent des ruines d'anciennes villes et qu'ils supposent appartenir aux temps de l'idolâtrie, c'est-à-dire à un âge antérieur à l'ère de l'islam. Il ne faut pas d'ailleurs confondre ce mot avec l'indien *bhoût*, démon, comme l'a fait le docteur Gérard, à qui ce seul rapprochement a fourni le

que l'architecture des *Soumôutch*, d'un caractère si primitif qu'elle n'offre pas même une simple corniche pour point d'appui aux conjectures dont elle est l'objet, puisse être utilement comparée avec le style sans doute inélégant et l'exécution défectueuse, il faut en convenir, des figures colossales de Bamian, mais style surchargé d'ornements, qui accuse un âge de décadence plutôt que celui des premiers essais de l'art, et exécution encore très-remarquable dans ses défauts mêmes, qui a tout le mérite auquel peuvent prétendre ces gigantesques représentations, caprices de la puissance plus encore que de l'art, créées moins pour satisfaire l'esprit que pour l'étonner. Nous ne sommes heureusement pas réduits, comme le pensent Burnes et Gerard, à de vaines conjectures sur l'origine et la nature de ces singuliers monuments; je prouverai dans un mémoire spécial sur les antiquités de Bamian<sup>1</sup>, que nous possédons sur les *Bout* des témoignages antérieurs de plusieurs siècles à celui de l'historien de Timour, témoignages authentiques, qui s'accordent de tout point avec le véritable caractère de ces figures, et qui signalent à nos regrets des œuvres plus étonnantes encore, qui ont péri sans doute à l'époque de la première invasion de cette contrée par les Arabes. Les mêmes témoignages, qui nous ont été

sujet d'une description vraiment fantasmagorique des montagnes de Bamian.

<sup>1</sup> Ce mémoire est destiné à former le complément de cette notice.

conservés par les historiens chinois, nous permettent d'assurer qu'aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles de notre ère les *Soumoutch* de Bamian étaient encore régulièrement habitées par une population qui s'y retirait pendant les mois d'hiver et qui émigrail au printemps. Ces villes hypogées, dont la plus considérable paraît être celle de *Ghoulghoula*, appartiennent certainement à la civilisation primitive de cette contrée et doivent avoir été habitées plusieurs siècles avant l'expédition d'Alexandre; aussi peut-on s'étonner de n'en trouver aucune mention dans ceux de ses historiens dont les ouvrages nous sont parvenus; Arrien, qui pour le passage du Paropamise, a consulté les mémoires d'Aristobule, abrège évidemment ou plutôt supprime le récit original; Diodore et Quinte-Curce, qui empruntent à Clitarque une relation de la même marche où se retrouve le caractère d'exagération propre à cet auteur, ne parlent point des habitations souterraines des Paropamisades; on ne saurait du moins appliquer aux *Soumoutch*, comme paraissent l'avoir fait quelques voyageurs, ces paroles de Quinte-Curce : « Tuguria latera primo struunt, et quia sterilis est « terra materiæ, in nudo etiam montis dorso usque « ad summum ædificiorum fastigium eodem laterculo « utuntur. Caterum structura latior ab imo paula- « tim incremento operis in arctius cogitur, ad ulti- « mum in carinæ maxime modum coit : ibi foramine « relicto superne lumen accipiunt. » Cette descrip- tion est évidemment celle de constructions déta-

chées, appuyées contre le flanc des montagnes, et non pas de syringes continues creusées dans les montagnes mêmes; mais elle me paraît liée par plusieurs rapports à l'histoire des *Soumouch*. Je crois du moins reconnaître dans la construction de ces huttes de forme conique bâties en briques séchées au soleil, une imitation des grottes creusées en forme de ruche, imitation encore trop voisine du modèle pour n'être pas le premier essai architectonique de cette tardive civilisation qui commençait à se développer dans son propre principe, et presque sans secours, à l'époque de l'expédition d'Alexandre : les matériaux étaient les mêmes dans l'un et l'autre genre de construction; dans le plus récent seulement on taillait en briques, au lieu de la creuser, cette terre argileuse mêlée de couches calcaires dont sont formées les montagnes des environs de Bamian. L'exactitude de ces détails est justifiée par les ruines d'une ancienne forteresse qui se voient encore dans cette vallée, et que Burnes et Gerard nous représentent comme des masses d'argile séchées et durcies par l'action successive des deux températures extrêmes. Je conjecture, mais non pas sans hésitation, que le rocher se liant à la chaîne du Caucase, où les Grecs avaient reconnu l'ancre de Prométhée, était, comme la montagne de la vallée de Bamian, percé de grottes profondes et intérieurement habité, et que l'une de ces ouvertures, plus large et d'un aspect plus sauvage que les autres, de laquelle les Grecs avaient peut-être

entendu sortir des voix humaines, avait représenté à leur imagination déjà préparée à de semblables rapprochements, la scène du grand drame mythologique de Prométhée. Si je me suis arrêté à décrire les grottes de Bamian, et à exposer mes conjectures sur leur origine, sur leur rapport avec les progrès de la civilisation dans cette contrée, c'est que les mêmes considérations me paraissent être applicables aux *Soumoutch* visitées par M. Honigberger, et généralement à tous les hypogées qui existent dans les diverses branches occidentales de l'Himâlaya; ces habitations des premiers âges, qu'on peut comparer à de grandes ruches (et c'est une ressemblance que complètent les mœurs nomades de leur population passagère), doivent avoir été creusées presque toutes vers le même temps, sous l'influence de conditions sociales à peu près égales et très-probablement sous la direction des mêmes habitudes, pour ne pas dire des mêmes règles de travail; elles ont dû cesser d'être régulièrement habitées à des époques différentes, suivant leur plus ou moins grande proximité des routes par lesquelles la civilisation a pénétré dans ces sauvages contrées, et il est probable que les *Soumoutch* des montagnes qui bordent le *Kâboul deriâ* étaient déjà abandonnées au temps de l'invasion de l'Inde par Alexandre, la civilisation indienne s'étendant dès lors avec la domination des princes *Takchaçila* sur une partie considérable des contrées situées entre l'Indus et le Cophes : quant à la durée de ces singuliers monu-

ments, les plus simples et peut-être les mieux conservés qui existent, elle doit sans doute se mesurer à celle des montagnes dans lesquelles ils ont été taillés, et cette opinion ne paraît pas trop hardie, quand on se rappelle que cette extrémité de l'Himalaya a été autrefois ébranlée par de violents tremblements de terre, sans que ces villes à plusieurs étages se soient écroulées sur leurs fondements. Il n'y a, dans mon opinion, aucun rapprochement à faire entre les *Soumoutch* de l'Afghanistan et les grands hypogées de l'Inde occidentale et méridionale, tels que ceux de *Gharipour* (Éléphanta), de *Sachtî* (Salsette), de *Veroula* (Ellora), de *Karali* et d'*Adjanta*; ces divers monuments appartiennent à des âges et à des états de civilisation différents, ils représentent des sociétés qui n'avaient rien de commun; les idées religieuses qui ont présidé à l'excavation des temples souterrains du Dekhan étaient certainement étrangères aux troglodytes de l'Inde supérieure, qui avaient creusé pour leur habitation des trous réguliers dans le flanc des montagnes, et les besoins auxquels satisfaisaient d'une manière si simple ces tribus encore sauvages n'étaient plus depuis longtemps ceux de la race intelligente qui avait créé, dès une haute époque, les merveilles qui font encore l'admiration de notre siècle; les grottes de Bamian sont des monuments irrécusables de l'absence de civilisation, les temples souterrains d'Éléphanta et d'Ellora, le monastère de la Colombe avec ses étages taillés en pyramide

dans le roc<sup>1</sup>, sont des prodiges de puissance et d'art qui n'ont été égaux dans aucune autre contrée de l'Asie, et auxquels est restée constamment inférieure dans l'Inde même, pendant les siècles suivants, une architecture d'une plus grande richesse, mais d'un caractère moins imposant et d'une forme moins correcte<sup>2</sup>. Quoique ces hypogées, d'origine et de

<sup>1</sup> *Fo koue ki*, traduction de M. Abel-Rémusat, chap. xxxv.

<sup>2</sup> Ces monuments de l'Inde ancienne sont si magnifiques, leurs proportions sont si grandes, leurs détails si variés et d'un tel fini, qu'aucun voyageur ne peut en faire une nouvelle description sans ajouter aux observations de ses prédécesseurs; mais un intérêt particulier recommande les notes suivantes, dans lesquelles on a essayé d'estimer le travail matériel qu'ont dû exiger les immenses ouvrages d'Ellora et de *Dauletabad*; je les extrais d'une lettre inédite de V. Jacquemont, datée de Pounah, qui m'est obligeamment communiquée par M. A. Troyer :

« Les caves d'Ellora sont pour moi à tous égards une énigme inexplicable. Les temples souterrains bouddhiques et brahmaniques paraissent être dans le même état de conservation; ils sont creusés à 200 pas les uns des autres par groupes distincts : un groupe central brahmanique, un groupe méridional bouddhique, un groupe septentrional bouddhique ou djainique (car la nature de ce dernier groupe n'est pas aussi manifeste que celle des deux autres; M. Erskine et M. Sykes en font des temples djainiques; mais les vingt-quatre statues des Djina ne s'y trouvent pas; on n'y voit que la figure de Bouddha). Des sectes rivales peuvent-elles avoir travaillé paisiblement et dans le même temps si près les unes des autres? et si ces vastes et magnifiques ouvrages ne sont pas contemporains, comment les derniers ouvriers n'ont-ils pas renversé, mutilé ceux des premiers? »

« J'ai cubé le déblai des rochers excavés dans plusieurs des temples souterrains d'Ellora : trois millions et demi de pieds cubes ont été arrachés des flancs de la montagne pour la construction du *Kailâsa*, le temple brahmanique central, qui est de beaucoup le plus vaste. Or, estimant à 3 la pesanteur spécifique de la roche (c'est une amygdaloïde fort variable), le poids du déblaiement serait de

destination si différentes, puissent être considérés comme représentant les deux termes extrêmes de la civilisation de ces contrées, les *Soumoutch* n'en sont pas moins dignes de notre attention, comme les seuls vestiges qui existent encore d'un état social vraiment primitif que nous devinons partout, mais dont le souvenir, les traditions et les monuments ne se sont conservés que dans ces hautes vallées de l'Himâlaya, parce que cet état social s'y est maintenu jusqu'à des temps plus rapprochés de nous, séparé par des montagnes presque inacces-

« 240,000,000 de kilogrammes ou 240,000 tonneaux de 2000 livres  
 « chacun, ou le chargement de 1000 vaisseaux de 240 tonneaux.  
 « Le temple brahmanique de *Doumar Seyna* (lisez *Dâmarasénâ*) a  
 « exigé pour son creusement le déblaiement de 500,000 pieds cubes  
 « de roche. Le temple bouddhique de *Biskarman* (*Viçvakarman*), le  
 « seul temple d'Ellora dont le toit soit en voûte et où Bouddha est  
 « assis sur le tumulus, a 150,000 pieds cubes de capacité; le roc  
 « déblayé pèserait 12,000,000 de kilogrammes ou 12,000 tonneaux;  
 « or il n'est pas le plus vaste des temples bouddhiques du groupe  
 « auquel il appartient.

« Vous voyez donc que la construction de ces étonnants ouvrages  
 « a exigé des forces mécaniques bien supérieures à celles par les-  
 « quelles M. Watson croit pouvoir expliquer le mystère de leur  
 « exécution. Au maillet et au ciseau, combien de siècles aurait-il  
 « fallu à des bandes de Yogis et de Sannyasis pour creuser les  
 « temples d'Ellora? D'ailleurs il y a autre chose à Ellora qu'un vaste  
 « déploiement de force brute mécanique : il y a une quantité innom-  
 « brable de sculptures, une architecture d'une richesse inépuisable,  
 « d'une exécution impossible pour tous autres que des ouvriers  
 « très-exercés, surveillés, dirigés constamment dans leurs travaux  
 « par des maîtres habiles.

« Il me reste à voir bien d'autres édifices de ce genre qui se  
 « trouvent sur ma route projetée; peut-être leur examen me suggè-  
 « rera-t-il quelques vues sur leur origine, mais je vous avoue qu'au-

sibles des heureuses régions vers lesquelles les traditions de tous les peuples de l'Asie semblent s'accorder à reporter les origines de la civilisation. Aussi le soin que prennent les voyageurs de visiter ces terriers de la race humaine et de recueillir les contes populaires qui s'y rapportent, a-t-il droit à tout notre intérêt, et devons-nous savoir gré à M. Honigberger en particulier de l'attention qu'il a accordée aux *Soumouch* de Djelalabad et aux merveilleux récits des pâtres afghans.

L'exploration de la ligne de montagnes qui s'é-

« jourd'hui je n'en ai aucune sur l'âge absolu ni sur l'âge relatif des  
« temples souterrains d'Ellora. La seule chose qui m'e paraisse cer-  
« taine, c'est qu'ils n'ont pu être creusés que par des populations  
« aidées par leurs gouvernements, et le gouvernement *saxifrage*,  
« protecteur de ces bizarres travaux, se trouve tout près d'Ellora : ce  
« devait être celui dont *Deogir* (*Dauletabad* des musulmans) était la  
« capitale.

« Vous avez lu sans doute bien des descriptions de *Dauletabad* :  
« néanmoins je vous en envoie le plan et la coupe. C'était une mon-  
« tagne conique dont la base a été taillée verticalement ; on en a  
« fait ainsi un cylindre de 100 à 150 pieds de hauteur, et davantage  
« (près de 200 pieds) dans quelques parties, surmonté du sommet  
« du cône naturel. J'ai cubé le déblaiement du roc et l'ai trouvé de  
« 700,000 mètres cubes, ce qui fait en poids 2,100,000 tonneaux.  
« Les passages souterrains par lesquels on entre dans la base du  
« cylindre sont du même style riche et varié que l'on admire partout  
« à Ellora. Vous avez vu des gravures de Martin : eh bien, je ne  
« saurais comparer l'architecture de *Dauletabad* et d'Ellora qu'à ces  
« ordres d'architecture qu'enfante le génie fécond de ce grand  
« artiste dans chacune de ses productions nouvelles.

« Le Râdja ou la famille de Râdjas qui s'était taillé dans le roc  
« une telle retraite, devait creuser dans les flancs des montagnes  
« voisines les temples d'Ellora : le même génie, ou si vous l'aimez  
« mieux le même instinct de marmotte, préside à tous ces ouvrages. »

tend sur la rive gauche du *Kâboul deriâ* semble promettre d'importantes découvertes au voyageur qui en suivrait toutes les anfractuosités, qui oserait pénétrer dans ses parties les plus sauvages, et qui en visiterait avec attention les vallées les plus écartées : car les monuments du genre de ceux que je décris s'élèvent souvent dans des lieux qui semblent n'avoir pu être accessibles qu'au zèle religieux, et si l'on admet, ce que je me propose de prouver dans la suite de ce travail, que les *topes* marquent presque toujours l'emplacement d'anciennes habitations d'ascètes, on ne pourra se refuser à reconnaître que la secte religieuse qui a fondé ces monuments a accompli, dans toute leur étendue et avec une consciencieuse sévérité, les devoirs de pénitence qu'elle s'était imposés. C'est d'ailleurs dans les parties de ces montagnes les plus escarpées et les plus éloignées des *passages* qui servent de voie aux invasions aussi bien qu'aux communications pacifiques des peuples, que l'on doit espérer de rencontrer les monuments les mieux conservés, parce qu'ils n'ont eu probablement d'autre injure à subir que celle du temps, et que des mains avides n'ont point arraché de leurs fondements, pour les dissiper, des trésors dont ils ne doivent plus être dépouillés qu'au profit de la science. Les avantages d'une pareille exploration, les succès presque assurés qu'elle offrait, n'avaient sans doute pas échappé à la sagacité et à l'expérience de M. Honnigerger; mais des circonstances personnelles.

surtout celles de temps, dont il ne dépendait pas de lui de changer les conditions, et peut-être aussi la prudence, dont un long séjour en Orient lui avait fait une habitude, ne lui permirent pas d'étendre comme il l'eût désiré, à cette chaîne entière de l'Himâlaya, des travaux d'exploration qui, restreints dans le cercle étroit que traçaient autour de lui le *Kâboul deriâ*, le *Sourkh roûd* et le *Sefid kôh*, devaient être encore hâtés par une active surveillance pour être heureusement terminés dans l'espace de cinq mois, sans doute bien insuffisants pour une si grande entreprise. Aussi M. Honigberger ne dirigea-t-il ses recherches au delà du *Kâboul deriâ* que sur les deux *topes* les plus rapprochés de la plaine de Djelalabad; le premier, dont il nous a laissé ignorer le nom et qui paraît être dans un état de complète dégradation, est situé dans les montagnes un peu au-dessus des *Soumoutch*, et le second, qui emprunte le nom de *Bahrâbad* au lieu de son emplacement<sup>1</sup>, se trouve à trois ou quatre lieues plus bas au pied des montagnes, à distance à peu près égale des *Soumoutch* et de la ville de Djelalabad. C'est à quatre lieues environ au delà de cette ville que se jette dans le *Kâboul deriâ* la rivière de *سرخ رود Sourkh roûd* ou *سرخ آب Sourkh âb*, qui prend sa source dans le *Sefid kôh* et coule dans la plaine entre *Derôntek*, *Kanoan*, *Sulthânpoûr*, *Tchehârbâgh* et Djelalabad; je dois observer que la

<sup>1</sup> Ce lieu ne doit pas être confondu avec celui de *Bahhar*, dont il est fait mention dans les lettres de Mohan Lal.

planche ci-jointe n'indique pas avec une parfaite exactitude la direction du cours de cette rivière. Le village de چهارباغ *Tchehârbâgh* est situé, suivant M. Honigberger, à deux lieues environ de Djelalabad; trois ou quatre lieues plus haut, dans la plaine et à peu de distance du *Sourkh roûd*, se voient les villages de سلطانپور پايين *Sulthânpoûr pâyîn* et de سلطانپور بالا *Sulthânpoûr bâlâ*, qui se trouvent à la distance de près de trois lieues du *Tôp i kala'i Malek Cheyeh*, assis lui-même à l'extrémité du plateau aride qui s'étend du pied des montagnes jusqu'à la vallée. Ces villages sont entourés de champs bien cultivés et de jardins entretenus avec soin; la végétation de la plaine de *Tchehârbâgh* paraît être plus riche et plus animée que celle de la plaine de *Derônteh*. Ce sont là les simples indications que j'ai recueillies de la conversation de M. Honigberger sur cette partie de la plaine qu'il n'avait pas intérêt à visiter avec la même attention et dans le même détail que celle qui s'étend sur la rive droite du *Sourkh roûd*, puisqu'il était obligé de limiter à cette dernière ses recherches archéologiques, et que la découverte de monuments qu'il eût dû laisser à d'autres le soin d'explorer, n'eût été pour lui qu'un sujet de regrets.

Nous pouvons compléter la description de la plaine de *Derônteh* par un fragment du journal de voyage de M. Trebeck, l'infortuné compagnon de Moorcroft, qui avait visité avec lui cette partie de l'Afghanistan quelques années avant MM. Masson et Honigberger : c'est au zèle de M. J. Prinsep que

nous devons la publication de cet intéressant passage du journal encore inédit de M. Trebeck<sup>1</sup>; l'intérêt du récit fait désirer qu'on en ait fidèlement conservé la forme originale dans l'édition qu'on prépare en ce moment de cette relation. « Le soir  
 « où nous avons dressé nos tentes à *Salthânpoûr*,  
 « M. Moorcroft, en recueillant diverses informa-  
 « tions, avait appris qu'il se trouvait aux environs  
 « un certain nombre de monuments que les habi-  
 « tants de la contrée nommaient *bourdj* ou *tours*, et  
 « qui, à en juger par leur rapport, devaient être  
 « exactement de la même forme que celui que nous  
 « avons vu dans le canton de *Kherber*<sup>2</sup>. Par suite  
 « du séjour prolongé que nous fîmes à *Bâlibâgh*,  
 « nous eûmes tout le loisir nécessaire pour aller à  
 « leur recherche, et dans la matinée du 8, prenant  
 « avec nous une personne attachée au service du  
 « sulthan Mahmoud-khan, nous nous dirigeâmes  
 « vers le lieu où ils nous avaient été signalés. La  
 « route que nous suivions passait entre *Salthânpoûr*  
 « et le *Sourkh âb*, et un guide que nous prîmes à  
 « ce village nous conduisit au bord du ruisseau,  
 « qu'il nous fallut traverser : les eaux étaient si pro-  
 « fondes et si rapides qu'on ne pouvait les passer  
 « à pied; elles étaient de couleur rouge, ce qui s'ex-  
 « pliquait facilement par la grande quantité de li-  
 « mon rougeâtre qu'elles roulaient. Après avoir

<sup>1</sup> *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, t. III, p. 573.

<sup>2</sup> *Kherber* n'est probablement qu'une faute typographique pour *Kheiber*.

« passé le *Sourkh âb*, puis traversé des champs ap-  
 « partenant à un petit *gerh* ou hameau muré, et  
 « une étendue de terrain argileux coupé par des  
 « cours d'eau, nous arrivâmes à une montée étroite  
 « et graveleuse atteignant à quelques centaines de  
 « toises de là la base des montagnes qui ferment la  
 « vallée de ce côté. Nous trouvâmes là un *bourdj*<sup>1</sup>;  
 « mais son apparence nous fit éprouver un certain  
 « désappointement : il différait considérablement de  
 « ceux que nous avons rencontrés jusque-là, et bien  
 « que certainement antique, il était d'une construc-  
 « tion moins solide, son parement extérieur n'étant  
 « formé en grande partie que de petites pierres  
 « d'ardoise irrégulièrement taillées et jointes sans  
 « ciment; une partie considérable d'un de ses côtés  
 « s'était écroulée. Nous avons devant nous d'autres  
 « monuments semblables, nous ne nous arrêtâmes  
 « donc pas longtemps à examiner celui-ci. Nous en  
 « trouvâmes plusieurs en avançant; le nombre en  
 « était de onze, si mes souvenirs sont exacts; nous  
 « en aperçûmes un situé plus à l'ouest que les au-  
 « tres et d'une meilleure conservation; nous nous  
 « dirigeâmes de ce côté<sup>2</sup>. Il était assis sur un tertre  
 « rocailleux, au pied des montagnes, à peu de dis-  
 « tance de l'endroit où la rivière de Kâboul semble

<sup>1</sup> Le *bourdj* indiqué par M. Trebeck est sans doute le *Tôp-i kala* à *Malek Cheyeh*, ou bien peut-être le *tope* situé plus bas, vers les bords du *Sourkh rouïd*, et que je ne puis désigner que par sa position, parce que M. Honigberger nous en a laissé ignorer le nom.

<sup>2</sup> On verra plus bas que cette description s'applique au *Kharchtch top*.

« sortir de leurs gorges, et presque sur la même  
 « ligne que les jardins de *Tchéhârbâgh*. Nous mon-  
 « tâmes à ce *bourdj*, et nous trouvâmes qu'il avait  
 « à peu près les mêmes dimensions que celui qui  
 « existe près de *Lallabâgh*<sup>1</sup>, mais qu'il n'était pas,  
 « comme nous l'avons déjà observé, de la même  
 « forme. Il se trouvait être en meilleur état qu'au-  
 « cun de ceux qui se voyaient aux environs, mais  
 « il en différait peu pour le style et pour la coupe.  
 « Il s'élevait sur un massif carré décoré de pilastres  
 « avec des socles très-simples, mais des chapiteaux  
 « d'une composition assez curieuse; si c'était là un  
 « tombeau, on pourrait supposer que le centre de  
 « ces chapiteaux représente dans un travail grossier  
 « un crâne soutenu, soit par deux os dressés paral-  
 « lèlement, soit par des appuis bifurqués à leur ex-  
 « trémité inférieure; de chaque côté de ce symbole  
 « s'élevaient deux grandes feuilles terminées en  
 « pointe, et tout cet ornement soutenait deux pilas-  
 « tres superposés, l'inférieur de moindre dimension  
 « que le supérieur. Ce que cette étrange décoration  
 « offrait de plus curieux, c'était que, bien que l'effet  
 « en fût remarquable, elle n'était formée que de  
 « petits fragments d'ardoise assez minces, habile-  
 « ment rapportés, et que tout l'ouvrage paraissait  
 « être plutôt l'essai d'un habile architecte pressé par  
 « le temps et manquant de matériaux convenables,  
 « que l'œuvre d'un artiste disposant de ressources  
 « abondantes, du loisir nécessaire et d'ouvriers

<sup>1</sup> Il faut sans doute lire *Balâbâgh*.

« nombreux. Une rangée de degrés s'ouvrant dans  
« la partie méridionale du massif, avait autrefois  
« conduit au sommet de cette plate-forme, mais il  
« n'en restait d'autres vestiges que la saillie d'un  
« monceau de ruines. Au centre de la plate-forme  
« se trouvait la construction principale, nommée  
« *bourdj* par les habitants de la plaine; les flancs en  
« avaient été élevés perpendiculairement jusqu'à la  
« moitié de sa hauteur actuelle. Cette partie infé-  
« rieure était surmontée d'une corniche et avait un  
« plus grand diamètre que la partie supérieure de  
« la construction, la base de celle-ci s'appuyant en  
« retrait sur le sommet de la première. Elle était  
« divisée vers la moitié de sa hauteur par une mou-  
« lure ronde, et l'espace compris entre cette mou-  
« lure et la corniche était décoré d'une suite d'ar-  
« cades figurées en peinture sur le fond du monu-  
« ment, arcades dont le cintre s'ouvrait en ogive,  
« et que séparaient l'une de l'autre des piliers éga-  
« lement figurés par des inscrustations d'ardoise du  
« genre de celles dont on a parlé plus haut. La  
« partie supérieure de la *tour* avait dû être arrondie  
« ou former un cône, mais le sommet en était pres-  
« que entièrement écroulé. L'apparence que donnait  
« à son extérieur l'habile disposition des matériaux  
« était vraiment curieuse; il semblait de loin partagé  
« en cases comme la tablette d'un échiquier; ce qui  
« produisait cette illusion, c'était que des blocs de  
« quartz de couleur blanche et d'assez grande di-  
« mension étaient encastrés sur des lignes parallèles

« et à des distances égales dans le revêtement formé  
« de pierres d'ardoise d'une teinte noirâtre. J'ai trouvé  
« le temps, bien que ce fût en grande hâte, de jeter  
« sur le papier une esquisse de ce monument <sup>1</sup>.

« La destination de ces constructions devint bien-  
« tôt un sujet de recherches, et M. Moorcroft,  
« ayant appris qu'on recueillait fréquemment des mé-  
« dailles dans divers endroits aux environs, chargea  
« un homme de confiance, le jour même qui suivit  
« notre retour, de se rendre dans le voisinage des  
« *bourdj*, et d'employer tous ses soins à se procurer  
« quelques anciennes pièces de monnaie. Les habi-  
« tants d'*Amirkhail*, petit village situé à peu de dis-  
« tance de ces monuments, lui dirent qu'ils avaient  
« appris par tradition que, dans les anciens temps,  
« une grande ville avait existé dans cette partie de  
« la vallée; ils indiquèrent quelques excavations qui  
« se trouvent dans les montagnes au delà du *Kâboul*  
« *deriâ* comme ayant fait partie de cette ville. Quant  
« aux médailles, ils reconnaissaient en avoir trouvé  
« plusieurs de bronze; mais comme elles n'avaient  
« pour eux aucune valeur, ils les avaient portées à  
« quelques-uns des marchés les plus voisins pour  
« les échanger contre de la monnaie courante. Ce  
« renseignement fut un avis utile pour la personne  
« chargée de cette recherche; elle réussit dans deux  
« ou trois visites qu'elle fit chez quelques Hindous

<sup>1</sup> On peut espérer de trouver ce croquis reproduit dans l'édition que prépare M. Wilson des journaux de voyage de MM. Moorcroft et Trebeck.

« de *Tchekârbâgh* et de *Sulthânpoûr*, à se procurer  
 « plusieurs de ces médailles; elle fut moins heureuse  
 « à *Djelalabad*. Ces médailles précieuses et d'un  
 « haut intérêt portent presque toutes sur chaque  
 « face des représentations de personnages humains,  
 « mais comme ces figures se combinent fréquem-  
 « ment avec les types de l'éléphant et du bœuf, on  
 « peut conjecturer que les médailles appartiennent  
 « à des princes qui professaient la religion brahma-  
 « nique ou la foi bouddhique. Il y a d'ailleurs une  
 « grande variété de types, et il se trouve certaine-  
 « ment dans la collection deux ou trois médailles  
 « qui doivent être grecques, une particulièrement  
 « dont il y a huit ou dix exemplaires, et qui porte  
 « d'un côté le buste d'un personnage royal avec le  
 « bras droit étendu en avant d'un air d'autorité,  
 « cette figure est exécutée avec une correction et  
 « une franchise de style étrangères à l'Asie, du moins  
 « dans les temps modernes. Quelques autres pièces  
 « de la même grandeur que celle qui vient d'être  
 « décrite, sont seulement empreintes de légendes  
 « en caractères assez semblables au *dévanâgari*; des  
 « légendes d'un autre genre qu'on voit sur des pièces  
 « d'un plus grand module sont encore si nettes qu'un  
 « orientaliste pourrait facilement les déchiffrer<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Il ne paraît pas que les médailles recueillies par Moorcroft aient été recouvrées en même temps que ses papiers: c'est une perte qui, dans tous les cas, pourrait à peine exciter aujourd'hui quelques regrets; mais la notice que M. Trebeck donne de cette collection, quelque succincte et imparfaite qu'elle soit, suffit à les prévenir tous. La collection était peu considérable et se composait

« Pour ce qui est des *bourdj* ou des massifs dont nous  
 « avons fait mention, M. Moorcroft conjecture avec  
 « une grande vraisemblance que ce sont les tom-  
 « beaux de personnages qui ont occupé un rang élevé  
 « entre les anciens habitants de cette contrée; mais  
 « c'est là une question qui ne peut être résolue avec  
 « certitude que par l'ouverture d'un de ces monu-  
 « ments. On doit s'étonner qu'ils aient été respectés  
 « jusqu'à ce jour par le zèle intolérant des musul-  
 « mans; car, quelles que soient à ce sujet les asser-  
 « tions de quelques personnes, leur état actuel de  
 « dégradation semble devoir être attribué plutôt aux  
 « injures du temps qu'aux tentatives de la cupidité.  
 « Quelques gens nous ont dit que l'un d'eux avait  
 « été ouvert, et qu'on avait trouvé à sa base une  
 « petite cellule où étaient déposées des cendres,  
 « probablement celles d'un corps humain. »

Tel est le tableau que traçait de la plaine de Djelal-abad, il y a plus de dix années, un voyageur qui a eu l'avantage de précéder MM. Masson et Honigberger sur ce champ de leurs persévérantes explorations, et qui paraît avoir pressenti l'intérêt que

en grande partie des pièces considérées aujourd'hui comme les plus communes; on reconnaît facilement en effet, dans la description de M. Trebeck, les médailles de *Mokadphises* avec le bœuf d'*Içâna* au revers, les médailles indo-scythiques des bas temps avec l'éléphant d'*Indra*, les médailles anonymes portant la légende BACIAEVC BACIAEVCΩN (sic) METAC CΩTHP, et les *soulous* du moyen âge, qui portent d'un côté une légende sanscrite et de l'autre une légende arabe. On doit supposer que les pièces recueillies par Moorcroft étaient bien frustes, puisqu'il n'a pu assurer d'aucune d'elles, d'après l'inspection des légendes, qu'elle fût grecque.

devaient produire de pareilles recherches; il n'avait pu seulement prévoir que ses espérances fussent sitôt réalisées. La description de M. Trebeck est d'autant plus intéressante qu'elle représente la plaine de Djelalabad avec le mérite d'originalité d'une première relation, dans un temps où elle n'avait encore été visitée par aucun voyageur européen, et où la poussière de ses monuments n'avait pas encore été remuée par une intelligente curiosité; aussi aucune introduction ne pouvait-elle mieux préparer au récit des recherches entreprises par M. Honigberger, en faisant connaître avec exactitude la position et l'état des monuments qui en étaient l'objet.

Je ne me ferai pas un devoir de suivre dans ce récit l'ordre des fouilles exécutées par M. Honigberger, parce qu'il ne s'attacherait ici ni intérêt ni utilité réelle à ce genre de fidélité; je parlerai de ses travaux d'exploration dans l'ordre de leur importance et de celle des résultats qu'il en a obtenus; la nouveauté des découvertes ou celle des espérances qu'elles donnent à la science peuvent seules faire excuser ce qu'aurait de fastidieux la répétition obligée de certains détails dont aucun artifice de style ne saurait dissimuler la constante uniformité. Ce motif et la considération que ce monument est isolé des autres *bourdj* explorés par M. Honigberger aux environs de Djelalabad, me déterminent à faire connaître d'abord le *tope* de *Bahrâbâd*, et le succès des fouilles qui y furent exécutées sous la direction de ce zélé voyageur.

Sur la rive gauche du *Kâboul deriâ*, et comme je l'ai dit plus haut, à distance à peu près égale des *Soumoutch* et de Djelalabad, sur la pente des montagnes qui dominent le fleuve, dans un canton nommé *بحرآباد Bahrâbâd*, s'élève un *tope* que les habitants de la contrée désignent par le nom du lieu où il est situé; cette circonstance n'est pas aussi indifférente qu'elle peut d'abord le paraître, car elle indique qu'il n'existe pas aux environs d'autre monument du même genre qui puisse lui disputer cette dénomination locale. Ce *tope*, assis comme tous les autres sur un tertre artificiel, est dans un état de dégradation beaucoup plus avancé qu'aucun de ceux que M. Honigberger avait visités dans le *Kôhistân* de Kaboul; le sommet en est presque entièrement écroulé du seul côté qui conserve la forme encore reconnaissable d'un *tope*; car l'autre partie a été entraînée dans une ruine complète, et la large brèche qu'elle présente et dans laquelle les pluies de chaque année ouvrent de nouvelles crevasses, a déjà presque atteint la base, encombrée tout autour d'énormes débris; encore quelques années, et le monument sera descendu tout entier au niveau du sol. Il doit avoir été un des plus élevés de ceux qui se voient aux environs de Djelalabad, car il a encore près de quarante pieds de hauteur du côté qui est le moins endommagé, et la corniche sur laquelle reposait le dôme, règne à trente pieds environ au-dessus de la base; au-dessous de cet entablement, un ordre d'architecture

appuyé sur la saillie d'une moulure, est figuré par une incrustation de pierres de couleur différente et composé de pilastres carrés d'assez haut relief, du sommet desquels s'élancent d'élégantes colonnettes rondes, comme pour soutenir la corniche; dans les intervalles laissés par ces pilastres s'ouvrent des arceaux dont le cintre s'abaisse sur leurs chapiteaux : le style de ces ornements ne manque pas d'élégance.

Les travaux de fouilles, dont je ne rapporte point les détails, parce qu'ils n'offrent aucune circonstance digne d'intérêt, eurent en quelques jours mis à découvert une cellule carrée formée régulièrement au centre et dans la partie inférieure du monument par six grandes tablettes de pierre. Il ne se trouvait dans ce carré qu'une boîte de pierre serpentine<sup>1</sup> travaillée au tour comme celle qui avait été déposée dans le *tope* de *Tcheker i bâlâ*; le bouton qui surmontait le couvercle et qui en était resté détaché était d'une pierre noire et compacte qui avait reçu un poli brillant; autour de ce bouton se dessinait sur le couvercle une rosace gravée en creux, d'un travail assez soigné, formée de pétales à demi déployés et séparés les uns des autres par un ornement dont je ne saisis point l'intention; sur la partie inférieure du galbe était taillée dans le même genre une ligne de pétales semblables. Cette boîte contenait un petit flacon de cristal de roche de forme cylindrique, d'un pouce et demi de hauteur

<sup>1</sup> Voyez pl. VII, fig. 1 et 2.

et d'un pouce de diamètre à son extrémité inférieure, lequel est représenté sur une des planches qui accompagnent cette notice<sup>1</sup>. Le travail de ce flacon prouve qu'à l'époque d'ailleurs incertaine où il a été enfoui dans ce massif, les habitants de cette contrée avaient acquis une assez grande habileté à tailler et à polir le cristal, et c'est une indication qui s'accorde heureusement avec des témoignages écrits dont l'autorité était d'ailleurs suffisante<sup>2</sup>. Ce cylindre de cristal a été percé de part en part, et fermé en dessous par une pièce de rapport<sup>3</sup>, comme il l'est à son orifice supérieur par un bouchon de même matière; cette circonstance est d'autant plus singulière, qu'en supposant qu'on n'eût encore que des procédés imparfaits pour tailler intérieurement le cristal, il eût été facile d'éviter cet inconvénient

<sup>1</sup> Voyez pl. XI, fig. 13.

<sup>2</sup> Les objets travaillés en cristal étaient de ceux que les peuples de la Sogdiane, de la Bactriane et du Tokharestan étaient dans l'usage de présenter comme objets d'échange à la cour du céleste empire, et qui y étaient officiellement reçus sous le nom de tribut, mais échangés en réalité, valeur pour valeur, contre des produits de l'industrie chinoise, accordés en retour aux peuples barbares par la munificence impériale. Il est fait une mention particulière de coffrets de cristal offerts, vers l'année 715 de notre ère, par une ambassade d'un prince de la Sogdiane qui sollicitait le secours des armes chinoises pour repousser les invasions des Arabes. Les Chinois paraissent n'avoir pas su dans les premiers temps distinguer le cristal du verre; car, après avoir emprunté aux peuples qu'ils nommaient occidentaux le nom du cristal, ils l'ont depuis transporté au verre: c'est, du moins dans mon opinion, de la forme pracrite *phalika* (pour *sphatika*), reçue dans les contrées à l'ouest de l'Indus, que vient le mot chinois *pho-li*, dont l'origine était restée inconnue.

<sup>3</sup> Cette pièce est fixée par du mastic fondu.

en fondant le flacon en verre. Car nous savons par le témoignage des auteurs chinois que ces peuples excellaient dans ce genre de travail, et qu'il a existé dans les contrées à l'ouest de l'Inde de grandes fabriques de verreries dont les produits étaient exportés par le commerce de l'Asie centrale jusque dans la Chine<sup>1</sup>, qui ne cessa d'être tributaire de l'industrie bactrienne et sogdienne qu'à l'époque de la seconde dynastie des *Wei*, lorsqu'entre les années 425 et 450 de notre ère, des marchands *Youe chi* eurent naturalisé dans ce royaume l'art de fondre le verre et de lui donner toutes les formes et toutes les couleurs : j'aurai occasion d'expliquer ailleurs par quelles causes l'art de la vitrification avait dû être introduit dans ces contrées à une haute époque, et avait pu y être porté à un éminent degré de perfection sous la domination des tribus hunniques, auxquelles les Chinois ont à tort fait honneur des brillants succès de cette industrie. Le flacon qui s'est trouvé renversé et ouvert dans la boîte de pierre, y avait répandu un mélange de cendres ou de terre pulvérulente et de menus grains de la substance blanchâtre et résineuse dont on a fait mention plus haut; la quantité en était à peu près de deux drachmes. C'était là tout ce qu'avaient produit les fouilles exécutées dans le *tope* de *Bahrábád*.

<sup>1</sup> Les historiens chinois citent particulièrement, sans doute comme remarquables par leur travail, des coupes de verre de la forme d'un fruit de jujubier qui furent présentées en tribut, vers l'année 619, par une ambassade du pays de Ki pin.

Il n'eût fallu que quelques succès de ce genre pour décourager la constante persévérance de M. Honigberger et pour faire tomber avec les espérances qui le soutenaient dans ces rudes travaux, le zèle ardent qu'il y avait apporté : il ne pouvait en effet attacher aucune valeur, ni scientifique ni matérielle, à la découverte qu'il venait de faire ; c'était du moins son opinion, et elle sera peut-être partagée par les lecteurs de cette notice. Mais il se trouvait alors dans le hameau ou *gerh* de *Bahrâbâd* un homme d'un esprit plus hardi, qui, ne s'arrêtant pas aux vaines apparences, osa juger autrement du résultat de ces fouilles et conçut de grandes espérances de ce qui n'avait été pour le Franghi qu'un sujet de désappointement ; et on doit reconnaître en effet que le succès de ces espérances eût enrichi la science du fait le plus neuf et le plus considérable qu'elle eût acquis depuis longtemps. Cet homme était un simple pâtre, un Afghan grossier, étranger aux premières lettres, le propriétaire, sans doute par droit d'occupation, de la partie de la montagne où était situé le *tope* de *Bahrâbâd* ; il avait assisté aux fouilles avec non moins d'empressement que M. Honigberger et en avait suivi les progrès avec la même anxiété, prêt sans doute à faire valoir ses droits de propriété ou au moins de possession, s'ils pouvaient être utilement intéressés, comme il l'espérait, au partage des objets découverts. Dès qu'il se fût assuré de la nature de la substance trouvée dans la boîte de pierre, il n'hé-

sita pas à réclamer le prix de la complaisance avec laquelle il avait consenti à laisser exécuter des fouilles dans un monument qui lui appartenait au même titre que le terrain environnant; c'était une prétention que M. Honigberger eût peut-être fait difficulté de reconnaître en toute autre circonstance, mais qu'il se trouvait en ce moment très-bien disposé à accueillir, et la réserve de l'Afghan, qui se contenta du tiers des cendres découvertes, fut probablement le seul motif qui empêcha le voyageur de lui livrer tout ce qu'il en possédait; l'Afghan se retira étonné de la libéralité du Franghi. M. Honigberger, qui avait deviné les espérances du pâtre de *Bahrâbâd*, et qui se promettait de son désappointement une diversion à celui qu'il avait lui-même éprouvé, ne négligea point de satisfaire sa curiosité sur l'usage qu'avait fait de ces cendres l'archéologue afghan. Il fut informé quelques jours après par un habitant de Djelalabad que le pâtre, dès qu'il avait été en possession de cet inestimable trésor, avait fait secrètement appeler un orfèvre de cette ville, et après avoir rassemblé quelques ustensiles de cuivre qui n'étaient pas la moindre partie de sa fortune, les avait fait fondre sous la direction de cet habile praticien, avec une partie des cendres qu'il avait obtenues; mais il n'avait pas eu besoin des avis de l'orfèvre pour reconnaître, à son grand étonnement, que la masse de métal retirée de cette fonte n'était point de l'or. Le malheureux succès de cette tentative n'était pas fait pour l'engager

à expérimenter la vertu que devait posséder aussi cette cendre de prolonger la vie, de rendre la jeunesse et la vigueur aux corps épuisés par l'âge; car le père afghan ne croyait avoir rien moins découvert que la poudre qui convertit les métaux en or et procure la longévité : le triste résultat de son expérience n'avait pas été pour lui un motif de douter de l'exactitude de cette opinion; il était seulement resté convaincu qu'il manquait des connaissances nécessaires pour tirer parti de cette précieuse substance, mais qu'elles étaient familières aux Franghis, qui en faisaient l'objet d'une étude constante, et que la possession des cendres recueillies dans le *tope* de *Bahrábád* allait devenir pour l'un deux la source d'inépuisables richesses. Le pauvre père ne soupçonnait pas qu'il n'y a eu jusqu'à présent de succès acquis dans la science de l'alchimie qu'aux gouvernements orientaux, qui en ont traité les applications par les moyens politiques.

On doit s'étonner qu'un *tope* dont il semblait qu'on pût mesurer l'importance à ses dimensions, ne contint rien de plus que les cendres dont la valeur avait été si diversement appréciée, et qu'il ne se trouvât dans la cellule d'où elles avaient été retirées, ni une seule médaille pour révéler le nom et les titres du prince sous le règne et par les ordres duquel ce monument avait été fondé, ni un seul des objets précieux et symboliques qui se trouvent ordinairement déposés dans les *topes*, sans

doute avec une intention solennelle. L'état de ruine qui est celui du monument de *Bahrâbâd* pourrait autoriser la conjecture que dans la partie supérieure qui s'est écroulée, et dont les débris sont encore amoncelés sur le sol, se trouvait une autre cellule de même grandeur, qui avait reçu les divers objets dont la réunion semble former le caractère essentiel d'un *tope* et être nécessaire à sa consécration. On pourrait encore supposer que cette seconde cellule était ménagée à la base du monument, mais dans un de ses côtés que n'auraient point atteint les fouilles de M. Honigberger. C'est seulement par de semblables irrégularités dans la disposition des cellules, irrégularités dont le *tope* de *Bîmârân* nous présentera bientôt un exemple, qu'on peut s'expliquer que M. Masson ait fait de nouvelles et importantes découvertes dans des monuments qui avaient été précédemment ouverts et dépouillés par le compagnon de ses travaux archéologiques.

E. JACQUET.

(*La suite à un prochain numéro.*)

